

Avant-propos

Québec, février 2024.

Les deux bougies posées sur la petite table en pin du salon dessinent des êtres ruisselants. J'erre dans l'appartement, cherchant la poésie là où il n'y en a jamais eu.

Il fait chaud. Je me sens bien. Un fumet poivré s'échappe du four, où mijote un bar nord-côtier prisonnier de sa croute de sel, souvenir d'une pêche fastueuse de la saison chaude. J'entre dans la pièce qui fait face à la cuisine, comme pour y chercher un quelconque objet de souvenir, un canaliseur de pensée. C'est une soirée pour cela.

Sur le mur de droite trône la carte glaciaire du Québec au 1/2 000 000^{ème}. Y sont représentées toutes les traces laissées par le dernier des géants, l'Inlandsis laurentidien¹. Avant lui, le minéral et rien d'autre. Après, la vie. Le recommencement. C'était il y a 10 000 ans à peine. Une fraction

1 Inlandsis laurentidien est le nom du glacier qui recouvrait une grande partie de l'Amérique du Nord il y a entre 80 000 et 10 000 ans avant aujourd'hui.

de seconde sur l'échelle de l'évolution. Esker, moraine, cannelure, delta perché... Autant de formes de paysages qui racontent l'histoire poétique qu'entretient le Québec avec sa chape d'éphémérité. Pour avoir survolé le territoire un certain nombre de fois, physiquement et par l'étude d'images satellitaires, je peux affirmer que rien n'a changé. Ou si peu. Enlevez la forêt. Soulevez les villes. Gomez les routes. Rebouchez les carrières. Ôtez tous les artifices de vie pour ne conserver que le minéral et vous constaterez comme moi que les paysages ont préservé la pellicule du film de leur formation, image par image.

Après tout, l'agriculture n'est pratiquée que dans l'extrême sud du Québec² et elle est si récente qu'elle n'est même pas parvenue à effacer les traces des mers qui inondaient jadis les basses terres laurentiennes. Elle s'en est même nourrie, comme ces sols rendus fertiles par les sédiments marins. Les tracés des routes semblent si insignifiants qu'ils se confondent avec les courbes de niveau des cartes topographiques. La foresterie quant à elle, si elle rase de vastes surfaces et quadrille le territoire de chemins de terre, ne peut défaire les microreliefs d'héritage glaciaire qui rident désormais subtilement l'épiderme du Bouclier canadien.

Non, malgré les efforts constants des hommes pour les asservir, les paysages sont les mêmes qu'il y a 10 000 ans quand les forêts, dans leur marche millénaire vers le Nord, répandaient leur verdure sur un Québec enfin libéré. Ils sont comme le bar dans sa croute de sel : ils mijotent. Reste à savoir à quelle sauce ils seront finalement dégustés.

2 À cela s'ajoutent les enclaves bioclimatiques de l'Abitibi et du Lac-Saint-Jean.

L'APPEL DES CAMPAGNES

Sur le mur d'en face, cernée entre l'angle de la pièce et la fenêtre qui donne sur la ruelle, la carte IGN³ au 1/200 000^{ème} d'une bonne moitié de Bretagne empiétant sur les régions limitrophes, la Normandie et les Pays de la Loire. Perros-Guirec, Lorient, Vire, Chemillé-en-Anjou : un carré d'à peine 40 000 km², dont un bon quart a les pieds dans l'eau salée. Un épais tracé jaune fluo tremblotant quitte l'océan Atlantique avant de s'enfoncer dans un pays bardé de traits noirs, bleus, rouges ou verts, comme autant de routes, de chemins et d'entités administratives, motifs alambiqués défiant tout disciple d'un Kandinsky. De tous côtés, les traits semblent mués par une volonté de débordement, comme s'ils étouffaient de ne pouvoir s'étendre encore davantage. Le territoire paraît si rempli que je me demande comment je suis parvenu à y planter ma tente. Au milieu de ce chaos géométrique, quelques taches vertes tentent d'égayer la froideur du document. En vain.

En France métropolitaine, il y a l'équivalent de quatorze carrés comme cette carte, chacun tout autant lézardé du désir des hommes de vouloir se rendre au village d'à côté par le plus grand nombre de chemins possibles.

Pour afficher le Québec à cette échelle sur un mur, il faudrait accrocher côte à côte trente-neuf cartes comme celle-ci. Pourtant, trois carrés seulement suffiraient à regrouper toutes les zones habitées. Les trente-six autres, cachant ça et là quelques villages autochtones dispersés et au pire griffonnées de chemins forestiers et de lignes à haute tension, ne sont qu'une mosaïque alternant roche, eau et forêt plus ou moins décharnée à perte de vue, une réserve d'excuses inépuisable pour pallier la culpabilité des hommes du sud.

3 L'Institut national de l'information géographique et forestière, anciennement Institut Géographique National, France.

La grandeur du Québec n'est visible qu'en carte et c'est très bien ainsi.

Trente-six Bretagnes vides. Ça prendrait un très grand mur.

Je me suis souvent demandé à quoi elle ressemblerait si, tout comme le Québec, ses colonisateurs n'avaient que quelques siècles d'expérience et de travail acharné derrière eux. Si le climat et les distances l'avaient protégée du désir de conquête des espèces exotiques. Si les grands animaux, ours, loups, cervidés n'avaient pas été massacrés au cours des siècles. Si les rivières n'avaient jamais été canalisées, creusées, endiguées, asservies pour nourrir le « progrès ». Si la subtilité des reliefs avait été préservée de la répétition millénaire des labours. Si les surfaces avaient échappé à l'asphalte, aux ronds-points, aux autoroutes, aux lotissements et aux zones commerciales. Si le territoire était rude, mais accessible partout, échappant au joug de la propriété privée. Si la Bretagne était restée à l'état sauvage.

Quand les premiers colons, dont Samuel de Champlain, ont débarqué dans l'estuaire du Saint-Laurent, ils furent fascinés par la beauté, la richesse et l'harmonie de cette grande nature sauvage et intacte : le fjord, les montagnes côtières, les battures, les forêts infinies remplies d'animaux. Quelle serait l'image d'un navigateur qui débarquerait sur les côtes d'une Bretagne qui aurait échappé à l'Histoire ?

*

Le trajet que j'ai accompli au printemps 2023, à pied, commence sur les rives envasées de ce qu'il reste de l'estuaire de la Vilaine, tronqué dans ses élans par le barrage d'Arzal, traverse les grandes plaines jadis recouvertes par les marées deux fois par jour jusqu'à Redon, la ville-entonnoir, longe le fleuve aux méandres et aux marais avalés par des

L'APPEL DES CAMPAGNES

aménagements séculaires, défonce les plis hercyniens puis bifurque à la confluence d'un affluent, le Semnon, qui s'enfonce dans les profondeurs de la ruralité où disparaissent les arbres et s'élargissent les champs à mesure qu'on s'approche de la source. Une contradiction en soi : dans les paysages du Nouveau Monde, les sources lointaines sont garantes de virginité.

De l'océan jusqu'à la source. C'est l'itinéraire qu'empruntaient les Innus il y a un siècle encore, alors qu'ils quittaient pour de longs mois leur village de la Côte-Nord du Saint-Laurent et s'enfouaient profondément dans l'arrière-pays pour y passer la saison hivernale. La rivière était un axe de transit, un repère, un mode de déplacement, un garde-manger. Les ruisseaux étaient les routes secondaires. En les empruntant, ils accédaient à de nouveaux territoires, remontaient parfois jusqu'aux lacs de tête. Certains groupes dépassaient la ligne de partage des eaux pour parvenir à d'autres systèmes de vallées, menant vers des contrées lointaines où vivaient d'autres peuples.

Mon périple n'avait évidemment pas cette prétention. Il couvrait une distance d'environ deux cents kilomètres (je n'avais pas mesuré avec précision) et j'estimais dans un premier temps à une douzaine de jours le temps nécessaire pour l'accomplir. Comme les Innus, j'appréhenderais le cours d'eau comme une force de la nature qui me guiderait à travers l'adversité des terres.

C'était la première fois que je rentrais en France sans un agenda bien chargé. Je comptais profiter pleinement de ces douze jours de flânerie et d'insouciance. Douze jours à échapper aux écrans et aux dédales de l'administration en société. Le rêve.

Certains de mes amis utilisaient le mot « randonnée » pour décrire cette escapade. Je m'y étais toujours refusé. Pour moi, c'était une simple marche, une balade, une

errance. Outre la rudesse de sa phonétique, une randonnée implique une performance, un effort physique intense, d'aucun même la classant comme un sport voire une course. Une randonnée est un début et une fin. Surtout, elle est un parcours balisé sur des chemins fermés et escarpés et représente dans la définition collective une certaine forme d'exploit.

Mon projet était tout l'inverse. Je rejetais évidemment toute volonté de prouesse ou de bravoure pour une si courte excursion dans des contrées à la topographie bien molle et débarrassées depuis belle lurette de leurs bêtes sauvages sanguinaires. Je voulais cheminer, méditer, rêver et inventer. Je voulais sentir, je voulais voir et écouter. Je voulais me coucher le soir dans l'herbe humide d'une campagne qui s'éveille dans les fourrés et me réveiller le matin dans la brume de la rivière, sous le concert printanier des oiseaux. En toute naïveté, je voulais vivre l'errance dans la campagne qui m'a vu naître. Et puis, remonter le cours d'une rivière, de ma rivière, vers là où tout commence, c'était naturellement la métaphore d'une quête de mes origines.

C'était un pied de nez à tous ces chercheurs d'aventures qui traversent l'océan d'est en ouest pour vivre les grands espaces canadiens, à la recherche de sensations imaginées à grands coups de médias sociaux. Moi, je faisais l'inverse. Mon aventure, ce n'était pas le Klondike ni l'Alaska, c'étaient les bocages bretons.

La campagne m'avait appelé. J'avais décidé de répondre à l'invitation.

Au Québec, mon projet est plutôt une curiosité. Depuis quinze ans, je ne compte plus le nombre de fois où l'on m'a questionné sur ma région française d'origine. Dans l'imaginaire collectif des Québécois, et de nombre de Français je présume, la Bretagne est une terre baignée tout entière dans les embruns. Mais j'ai grandi au point de Bretagne le plus

éloigné qu'il puisse être de l'eau salée : vers le sud-ouest, il faut parcourir une centaine de kilomètres pour atteindre l'Atlantique, via le golfe du Morbihan ou l'estuaire de la Vilaine. Au nord, la distance est similaire pour se tremper les orteils dans la Manche, dans la baie du Mont-Saint-Michel ou à l'ombre des remparts de Saint-Malo. Dans mes souvenirs, la « mer » ne représente que quelques pointillés flous reliant mon enfance à mon adolescence, des châteaux de sable écroulés, rien de plus.

Non, la Bretagne d'où je viens, c'est celle de l'intérieur. Celle des bocages et des bottes de paille, des vieilles pierres et des chemins de terre, des renards et de la chouette hulotte. Une Bretagne loin des touristes et des métropoles.

Certes.

Pourtant, aujourd'hui, l'Ille-et-Vilaine, le département breton dans lequel j'ai accompli la majorité de ce périple, est l'un des plus asservis. Il fait partie des dix départements français les moins boisés, les « forêts » y couvrent à peine 13% du territoire⁴. Les rivières y sont parmi les plus polluées et une infime proportion des cours d'eau est jugée en bon état écologique.

Parallèlement, l'Ille-et-Vilaine est aussi un des départements les plus attractifs, un qualificatif fort pompeux servant à désigner un lieu où les loyers restent accessibles, les emplois disponibles et que les changements climatiques n'ont pas encore rendu irrespirables en été. Un refuge en somme. Résultat : la démographie augmente comme jamais et les hameaux aux maisons de granite ou de schiste, jadis exposés dans les taillis, sont aujourd'hui dissimulés dans la pâleur des façades. Les campagnes sont devenues, d'une certaine manière, les banlieues à l'américaine des métropoles.

4 Pour une moyenne métropolitaine de 31% (source : IGN).

Malgré tout, certains lieux trop éloignés des centres de consommation ont préservé leur caractère rural. Les rives des cours d'eau en sont et il est encore possible de courir les champs sans buter sur un trottoir pendant plusieurs jours.

Je rêvais de cette marche depuis des années mais je m'étais décidé six mois avant de partir. J'éprouvais la sensation grandissante de connaître davantage les étendues québécoises que mes terres natales. Je souhaitais y remédier, et pour cela, je m'étais fixé quelques naïves ambitions :

- Prendre mon temps ;
- Me fondre dans le paysage et vivre dans un confort minimal ;
- Profiter, si elles s'offrent à moi, des ressources disponibles le long du chemin, que l'action soit légale ou pas ;
- Retrouver certaines sensations que j'éprouve quand je bivouaque dans les forêts québécoises, parmi elles la solitude, l'apaisement et la liberté ;
- Imaginer le sauvage derrière l'anthropique.

C'était là a priori l'objectif le plus difficile à atteindre. Mais je comptais sur mon expérience de géographe et ma connaissance des paysages sauvages d'Amérique du Nord pour supprimer, une à une, dans mon esprit les couches qui ont façonné le paysage de la Bretagne rurale d'aujourd'hui, jusqu'à parvenir à une contrée vierge de villes et de villages, de routes, d'agriculture et de barrages.

*

Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir



L'APPEL DES CAMPAGNES

*partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde.*⁵

J'avais recopié ces lignes dans mes carnets il y a quelques années. Pendant ce périple, elles prendraient tout leur sens : le nombre serait les oiseaux et les herbes hautes qui feulent, l'ondoyant serait la brise dans les feuilles nouvelles, le mouvement serait le jour, le fugitif serait le renard et l'infini, la rivière qui s'écoule. Je serai partout dans un chez-moi éphémère. Je serai le centre de mon monde mouvant que le reste des mondes ne verra pas.

J'avais amené avec moi le strict minimum. Après tout, je ne portais qu'une dizaine de jours, peut-être quinze. Et surtout, je marcherai dans des contrées habitées. Je trouverai certainement des épiceries et des cafés régulièrement, donc nul besoin de faire des réserves pour la durée de la marche. Pour l'eau, il me faudrait aller frapper aux portes des indigènes. Contrairement aux fraîches résurgences du Bouclier canadien qui offrent partout aux assoiffés de quoi subvenir à leurs besoins, je ne me risquerais évidemment pas à boire l'eau des ruisseaux bretons.

J'avais hésité à prendre ma tente, m'imaginant dormir à même le sol, en contact direct avec la vie nocturne des campagnes. Mais la météo toujours incertaine à cette période de l'année et la fâcheuse habitude qu'ont les nuits bretonnes à inonder de rosée toute surface extérieure m'avaient convaincu de dormir au sec. Outre la tente, j'avais dans mon sac : un sac de couchage, quelques vêtements, une lampe frontale, un petit réchaud, une gamelle. Le strict minimum. Pour la nourriture, j'avais trouvé dans la grande surface du coin des sachets de plats cuisinés

⁵ Charles Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*, Paris, Gallimard.



déshydratés pour quelques euros seulement, une chance et un luxe comparé au défi que représente la nourriture dans les régions du Québec éloignées des grands centres urbains. Le matin, je me réveillerai avec une tasse de café soluble et un pain au chocolat tandis que pour le midi, j'emportai deux saucissons, un morceau de fromage et une baguette de pain. Après tout, j'étais en France.

J'espérais un peu naïvement compléter mes repas avec des ressources trouvées sur le chemin. Malheureusement, le mois de mai n'était pas la saison des fruits et je devais bien avouer que je ne connaissais pas suffisamment les plantes des bandes riveraines pour pouvoir m'en nourrir. J'avais tout de même pris une canne à pêche télescopique qui se glissait aisément dans mon sac et je me fabriquai une petite balance à l'aide d'un portemanteau en fer et d'un filet à oiseau. Ce stratagème bien connu des braconniers devait me permettre de capturer quelques écrevisses. Je savais toutefois qu'il me faudrait attendre de parvenir dans la vallée du Semnon avant de me lancer dans ce genre d'entreprise clandestine. Contrairement à la Vilaine, j'y serais protégé du regard des curieux et des bien-pensants par les frondaisons et les mailles bocagères.

Je n'avais emporté aucune carte. À quoi bon, puisque je me contenterais de suivre les rives d'un cours d'eau. Je savais qu'un chemin public, le halage, longeait une bonne partie du cours de la Vilaine, à partir de Redon. Et puis, une fois parvenu à la confluence du Semnon, je comptais marcher à travers champ. Peu importe si les terres étaient privées, je m'y fauflerais tel l'invisible blaireau.

Finalement, pour m'accompagner dans cette envolée champêtre, j'avais choisi deux livres : *Le chemin des Estives*, de Charles Wright et *L'Endroit du Monde*, de Kim Pasche. Le premier était l'histoire d'un homme arpentant les chemins du Massif central pour y tester sa volonté de

devenir jésuite, le tout auréolé des lectures de Charles de Foucault et de François d'Assise. Le second se donnait pour mission de partir en quête des origines de l'homme à travers les immensités sauvages du Yukon. Deux livres que tout opposait ou presque, la fuite étant l'élément commun, mais qui me semblaient parfaitement complémentaires pour la quête qui était la mienne.

Comme un écho aux aventures de Kim Pasche, le lendemain de mon arrivée en France, j'avais appris qu'un loup avait été aperçu dans le secteur de Goven⁶ en novembre de l'année précédente, soit six mois à peine avant ma marche. Une première en Bretagne depuis un siècle, se vantait-on dans les médias locaux.

Au Québec, outre de nombreuses empreintes vues durant mes pérégrinations nordiques, j'avais eu la chance d'apercevoir quelques loups. Au Nunavik, sur les rives du lac Tursujuq, j'avais assisté au banquet d'une meute dévorant une carcasse de caribou abandonnée par des chasseurs. Sur la route de la Baie James, dans la région du même nom, nous avions croisé par deux fois des loups. La seconde fois, un adulte et deux jeunes s'étaient montrés sur le bord de la route. Ma rencontre la plus forte ne fut cependant pas visuelle. Un soir, tandis que nous campions avec un ami sur les bords d'un lac à quelques encablures du cratère de Manicouagan, à plus de trois cents kilomètres du premier village, une meute de loups hurlant sous la lune avait fait vaciller la dernière flamme d'une soirée bien arrosée. Cette nuit-là, sentant les bêtes toutes proches, j'avais eu du mal à trouver le sommeil.

Un loup en Bretagne ? Vraiment ? C'était trop beau pour y croire. J'avais déjà imaginé ma rencontre avec cet autre

6 Goven est une commune au sud de Rennes, traversée par la Vilaine, mais je bifurquerai vers le Semnon quelques kilomètres avant d'y parvenir.

exilé. Errant parmi les ronds-points, il était venu s'échouer au bout du monde. Il était probablement le seul représentant de son espèce à des centaines de kilomètres à la ronde. Et son destin était funeste. Sans aucun doute. Comment pourrait-il en être autrement dans des contrées si hostiles pour son espèce ? Malgré tout, se pourrait-il que je l'aperçoive au détour d'un chemin ? Quelle meilleure métaphore cela aurait été de ma propre quête du sauvage ?

La souffleuse, ce monstre d'acier à tête de girafe avale la crête de neige pour la recracher instantanément et avec force dans le camion-benne qui la suit. Les vingt centimètres qui recouvraient la rue ne sont désormais plus qu'un souvenir et seul un voile immaculé drape le quartier, renvoyant avec une sorte de bienveillance sa blancheur vers l'obscurité des astres.

J'ouvre le deuxième tiroir du bureau et en retire un carnet d'arpenteur à la couverture jaune et aux coins écornés. À l'intérieur, j'y ai consigné l'histoire de cette marche, les petits détails d'une balade bien loin des exploits alpestres, émaillés de dessins et de griffonnages, parfois d'une plume, d'une feuille ou d'une fleur séchée entre deux pages.

Dehors, les machines se sont tues. Les flocons ont cessé leur descente infernale. Tout est calme.

Le moment est idéal pour sortir marcher.